



STYLE

SA VISION DE L'ART, SON RAPPORT À LA MODE,
 SON ENVIE DE TRANSMETTRE... ENTRETIEN
 EXCLUSIF AVEC MIUCCIA PRADA

PAGE 36



STYLE

MIUCCIA PRADA : « LONGTEMPS, J'AI PENSÉ QUE FAIRE DE LA MODE ÉTAIT DÉCHOIR »

RENCONTRE DANS SON QG
 DE MILAN AVEC LA REINE
 DES « FASHION DESIGNERS ».
 LA FONDATION PRADA
 ET SES EXPOSITIONS POINTUES
 COMPLÈTENT LE TABLEAU.

PROPOS RECUEILLIS PAR

VALÉRIE DUPONCHELLE [@VDuponchelle](#)

Le toboggan de Carsten Höller s'ancre directement dans le bureau de Miuccia Prada. Les visiteurs de la Fondation Luma à Arles ont déjà vu l'un de ces

Test Site imaginés à l'origine pour le Turbine Hall de la Tate Modern, à Londres (2006). Mais le faire partir du bureau du « grand chef » pour atterrir dans la cour de l'entreprise, c'est une forme d'humour noir, un rien menaçant. Un énorme stable rouge de Lucio Fontana, offert par son mari Patrizio Bertelli. Une double

sculpture coffrée bleu pâle d'Alvar Aalto semblant sorti du sanatorium de Paimio que le Finlandais transforma en temple du design en 1932. Des portes de Gerhard Richter comme des images conceptuelles. Le reste est vaste et clair.

Petite, menue, Miuccia Prada arrive d'un pas vif. Trench clair, porté même à





l'intérieur des bureaux, jupe longue et pull noirs, uniforme chic, qui font ressortir ses mèches dorées et ses boucles d'oreilles anciennes. «*Tout mon travail est entre l'austérité de l'uniforme et la préciosité de la princesse*», dit cette lectrice de Houellebecq. Sa poignée de main est franche, étonnamment puissante. La tête chercheuse éponyme de la marque de luxe milanaise et de la Fondazione Prada est à la fois courtoise et impériale, douce, déterminée et sans appel.

LE FIGARO. - Que signifie «*Recycling Beauty*», le nom de la dernière exposition à votre fondation de Milan ?

Miuccia PRADA. - Le mot «*recyclage*» est certes à la mode, mais il veut dire simplement que quand quelque chose est beau et bon, il voyage, il a une autre vie. «*Recycling Beauty*» s'interroge sur la réutilisation des antiquités grecques et romaines à une période postérieure. C'est une exposition importante à mes yeux parce qu'elle suggère une coopération entre les gens, entre les religions, entre des cultures différentes. C'est une autre façon de parler politique que de mettre en relief ces échanges à travers les contextes et les siècles.

Une façon de redéfinir le passé, souvent présenté comme univoque, immuable, et revendiqué idéologiquement comme tel? La Fondation Prada a, depuis le début, à cœur de montrer la variété de la culture humaine. Il y a tant d'aspects, tant de champs à prendre en compte! Nous allons de l'Antiquité à des expériences du futur. Le but, c'est d'ouvrir son esprit et d'accepter d'approfondir sa pensée.

Cette exposition est-elle un antidote à la politique contemporaine italienne?

Si elle renvoie à vos yeux à notre histoire et à notre présent, ce n'est pas ce qui m'intéresse. Il ne s'agit pas de l'Italie au sens contemporain, mais de l'histoire du monde dans son entier. Je ne veux pas parler de politique au sens littéral du terme. Même si j'ai étudié les sciences politiques à l'université et que tout est à observer dans la vie. Le but de ma fondation est de comprendre le présent. Donc d'écouter les multiples histoires racontées par l'architecture, l'art, la science, le cinéma, parfois dans sa forme la plus expérimentale avec des visionnaires comme Jean-Luc Godard ou Alejandro

Gonzalez Iñarritu. La culture est vitale pour le bien de tous. Je cherche toujours à exposer des idées de façon attirante, séduisante, populaire en parlant de sujets qui touchent les gens. Qu'ils aient le sentiment en voyant les neurosciences à l'œuvre dans «*Human Brains*», ce printemps à Venise, ou la notion d'antique revisitée dans «*Recycling Beauty*», cet hiver à Milan, que c'est ça la vie, la guerre, la politique, demain, etc. J'aime soutenir les penseurs, les montrer, discuter avec eux. Je ne suis pas toujours satisfaite à 100% du résultat, même si l'exposition a du succès. Je ne veux pas une dissertation d'historiens de

l'art sur les neurosciences, je veux la bonne personne qui révèle l'ampleur du sujet à tous les publics. Qui dévoile la complexité d'un fait établi, qui nous semble simple ou naturel comme la vaccination, retrace le long processus de réflexion et les obstacles qui ont abouti à son invention. C'est un nouveau concept que je cherche, pas une chose vaguement arty, pas une classique démonstration de savoir.

Vous voulez être un bon pédagogue?

Faire des cartels brefs, précis et clairs est toujours une bataille. Je connais la position des esthètes et souvent des artistes qui les refusent au prétexte que ces textes empiètent sur l'œuvre. Mais au final, le risque est que peu de gens comprennent ce qu'ils voient. En 2021, nous avons montré au Palazzo Ca' Corner della Regina à Venise «*Stop Painting*», d'après une idée de l'artiste suisse Peter Fischli qu'il m'a expliquée dans le détail pendant trois heures. Est-ce que le visiteur peut tout comprendre sans la voix de l'artiste ?

Comprendre son public, le séduire et le retenir, c'est aussi votre propos de designer... Avez-vous appris la formule à l'université?

Non, pas du tout. C'est quelque chose que je prends davantage en compte, sans doute parce que je vieillis. Je pense que je dois transmettre, je dois enseigner. C'est une intuition toute récente, qui m'habite désormais. Bien sûr, je n'aime pas l'idée de vieillir, mais je sens que c'est mon devoir maintenant. Je suis convaincue aussi que la culture se doit d'être intéressante, attractive, plaisante, enrichissante, qu'il s'agisse d'un livre, d'un film ou d'une œuvre d'art. La culture est vitale, ce n'est pas juste une fleur à exhiber pour se donner de la valeur

en société. J'aime visiter les musées dès que je le peux, surtout ceux que je ne connais pas. J'étais à Berlin il y a peu et j'ai découvert les petits musées liés à l'expressionnisme allemand, c'était passionnant.

Mais, à la Fondation Prada, j'ai un autre but qui dépasse mon intérêt personnel.

On vous décrit toujours comme une femme visionnaire.

Vous sentez-vous différente?

Non, je suis absolument normale. Je ne fais pas de fausse modestie. Mais je ne me soucie pas de ma position, je n'y pense jamais.

Êtes-vous née curieuse?

Pas vraiment. Enfant, j'étais conforme à mon milieu familial (née à Milan en 1949, elle est la petite-fille du fondateur de Prada, Mario Prada, a obtenu une licence de science politique en 1973, puis étudié le mime cinq ans avant de rejoindre l'entreprise en 1978, NDLR). J'ai découvert ma curiosité plus tard, vers mes 16 ans. Sans doute parce que les questions de société, de politique, de révolution des idées et des mœurs traversaient alors l'école, l'actualité ou encore le cinéma avec Pasolini. Je suis d'ailleurs aujourd'hui étonnée d'avoir vu les films de Pasolini, notamment *Salo ou les 120 journées de Sodome* en 1975, sans sourciller. Étaient-ils en partie censurés alors en Italie? Ou bien, mon esprit était-il capable de tout voir? C'était quelque chose de si neuf, si étrange, si différent de la culture catholique de ma famille, j'étais fascinée. L'intérêt pour la nouveauté était plus grand que la peur, la curiosité plus grande que le scandale. Maintenant, j'essaie de le regarder et je suis choquée.

Voyez-vous des œuvres aussi dérangelantes qui émanent de notre monde contemporain?

Non, je ne vois rien d'équivalent à ces grands intellectuels, à cette excitation révolutionnaire, au cœur de la société contemporaine. Mais je ne veux pas en débattre, car je ne veux pas être négative ou pessimiste. Ce qui est choquant émane plutôt de la réalité, non? Aujourd'hui, la révolution la plus spectaculaire, à mes yeux, c'est le téléphone portable qui change l'échelle du monde et le rend impossible à appréhender. Plus personne ne peut comprendre le monde d'un point de vue global. Il n'y a plus un tout mais des ensembles avec chacun leur dynamique, leur logique,





leurs conséquences. Rien de tel dans ce que ces fougueux intellectuels des années 1970 avaient prédit! Ni dans les nombreux films de science-fiction, encombrés de soucoupes volantes, mais sans un portable!

Ressentez-vous notre époque, à l'instar du peintre anglais David Hockney, comme celle de la nostalgie?

À titre privé, je ressens la nostalgie des sixties et le temps révolu de mes enfants petits... Mais je ne veux pas être nostalgique. Si j'aime le passé en général, qui me paraît plus tentant, c'est sans doute parce que nous n'avons pas la clef pour comprendre les chamboulements d'aujourd'hui. Je détestais la mode des années 1980 alors j'ai chiné des pièces vintage, je dirais que j'ai inventé la mode vintage!

Pendant longtemps, vous avez séparé mode et art. Pourquoi?

Mon éducation a commencé par la littérature, le théâtre et le cinéma. Puis je me suis passionnée pour la vie politique et intellectuelle de mon temps. Alors, faire de la mode était forcément déchoir. Je détestais mon travail de styliste que je trouvais stupide et superficiel et que, pourtant, j'adorais faire. Ensuite, avec mon mari, je me suis rapprochée de l'art contemporain sur le conseil d'artistes qui, eux, aiment travailler dans une architecture industrielle, surtout les sculpteurs. Alors, mon mari et moi, nous avons étudié en profondeur. D'abord j'ai séparé l'art de la mode. Mais je suis les deux! Je voulais le respect des artistes. J'ai souvent remis en question le mariage « art et mode », j'ai changé mais je reste prudente. Peut-être ai-je tort? Les artistes aiment la mode parce que c'est vivant, rapide, joyeux, avec des moyens qui n'existent pas ailleurs. Nous les designers sommes connectés à beaucoup de champs différents en même temps. On joue avec le vivant, le sexy, la légèreté. On voit beaucoup de défilés de mode comparables à du théâtre! Même les plus conservateurs de mes amis veulent vivre cette expérience.

Les « fashion designers » ne sont pas des artistes?

Non, nous sommes des créatifs, nous créons des vêtements qui seront vendus s'ils sont justes, c'est très difficile et concret. Les artistes sont des théoriciens.

La mode est-elle l'antichambre de l'art, son messenger, comme Elsa Schiaparelli

et le surréalisme?

Faire des défilés deux fois par an, parfois plus, vous oblige à avoir cette capacité à ressentir ce qui se passe à cet exact moment. Cette intuition est la partie la plus délicate à transmettre. ■

« Les artistes aiment la mode parce que c'est vivant, rapide, joyeux, avec des moyens qui n'existent pas ailleurs »

« La Fondation Prada a, depuis le début, à cœur de montrer la variété de la culture humaine. Il y a tant d'aspects, tant de champs à prendre en compte! »





Ci-dessus. Le défilé du printemps-été 2023 qui s'est tenu en septembre à la **Fondazione Prada**, à Milan.
Ci-dessous. Reconstitution du *Colosse de Constantin*, moment phare de «Recycling Beauty», jusqu'au 27 février à la fondation. Commissariat de Salvatore Settis et Anna Anguissola, avec Denise La Monica. Scénographie de l'architecte néerlandais Rem Koolhaas/OMA.



Miuccia Prada dans son bureau milanais.

BRIGITTE LACOMBE : PRADA / FONDAZIONE PRADA



LE FIGARO

STYLE

LA SUA VISIONE DELL'ARTE, IL SUO RAPPORTO CON LA MODA E IL SUO DESIDERIO DI TRASMETTERE... UN'INTERVISTA ESCLUSIVA CON MIUCCIA PRADA

MIUCCIA PRADA: "PER MOLTO TEMPO, HO PENSATO CHE FARE MODA FOSSE SMINUENTE".

INCONTRO CON LA REGINA DEI "FASHION DESIGNERS" NEL SUO QUARTIERE GENERALE MILANESE, LA FONDAZIONE PRADA E LE SUE MOSTRE AVANGUARDISTICHE COMPLETANO IL QUADRO.

DICHIARAZIONI RACCOLTE DA VALÉRIE DUPONCHELLE

Lo scivolo di Carsten Höller è ancorato direttamente nell'ufficio di Miuccia Prada. I visitatori della Fondazione Luma ad Arles hanno già visto uno di questi *Test Sites*, originariamente progettato per la Turbine Hall della Tate Modern di Londra (2006). Tuttavia farlo partire dall'ufficio del 'grande capo' e approdare nel cortile dell'azienda è una forma di umorismo nero, un tantino minaccioso. Una grande scultura rossa, regalo di suo marito Patrizio Bertelli. Una doppia scultura squadrata blu pallido di Alvar Aalto che sembra uscita dal sanatorio di Paimio che il finlandese trasformò in un tempio del design nel 1932. Porte di Gerhard Richter come immagini concettuali. Il resto è vasto e chiaro.

Piccola e minuta, Miuccia Prada arriva con passo deciso. In trench chiaro, indossato anche all'interno dell'ufficio, gonna lunga e maglia neri, un'uniforme chic che mette in risalto le sue ciocche dorate e i suoi orecchini antichi. *"Tutto il mio lavoro è un equilibrio tra l'austerità dell'uniforme e la delicata eleganza della principessa"*, dice questa lettrice di Houellebecq. La sua stretta di mano è schietta, sorprendentemente vigorosa. La donna dai mille interessi a capo dell'omonimo marchio di lusso milanese e della Fondazione Prada è al tempo stesso cortese e imperiale, gentile, determinata e inflessibile. “

LE FIGARO. - Che cosa significa “Recycling Beauty”, il titolo dell'ultima mostra allestita nella sua fondazione milanese?

Miuccia PRADA. - La parola "riciclaggio" è certamente di moda, ma significa semplicemente che quando qualcosa è bello e buono, viaggia, ha un'altra vita.

“Recycling Beauty” si interroga sulla riutilizzazione delle antichità greche e romane in un periodo successivo. È una mostra importante a mio avviso, perché suggerisce la cooperazione tra le persone, tra le religioni, tra le diverse culture. È un altro modo di parlare di politica che mette in evidenza questi scambi attraverso i contesti e i secoli.

Un modo per ridefinire il passato, spesso presentato come univoco, immutabile e ideologicamente rivendicato come tale?

Fin dal principio, la Fondazione Prada si è impegnata a mostrare la varietà della cultura umana. Ci sono così tanti aspetti, così tanti campi da prendere in considerazione! Passiamo dall'antichità alle esperienze del futuro. L'obiettivo è quello di aprire la propria mente e di accettare di approfondire il proprio pensiero.

Questa mostra è un antidoto alla politica italiana contemporanea?

Che la mostra a suo parere rimandi alla nostra storia e al nostro presente, non è quello che mi interessa. Non si tratta dell'Italia in senso contemporaneo, ma della storia del mondo nel suo complesso. Non voglio parlare di politica nel senso letterale del termine. Anche se ho studiato scienze politiche all'università e penso che tutto nella vita meriti di essere osservato. L'obiettivo della mia fondazione è comprendere il presente e pertanto ascoltare le molteplici storie raccontate dall'architettura, dall'arte, dalla scienza, dal cinema, a volte nella sua forma più sperimentale con visionari come Jean-Luc Godard o Alejandro Gonzales Iñarritu. La cultura è vitale per il bene di tutti. Cerco sempre di presentare le idee in modo accattivante, seducente e popolare, parlando di argomenti che tocchino le persone. Che suscitino in loro delle sensazioni quando vedono le neuroscienze all'opera in "Human Brains", allestita la scorsa primavera a Venezia, o la nozione di antico rivisitata in "Recycling Beauty", quest'inverno a Milano, che è questo il senso della vita, della guerra, della politica, del domani, eccetera. Mi piace sostenere i pensatori, dar loro spazio, discutere con loro. Non sempre sono soddisfatta al 100% del risultato, anche se la mostra ha successo. Non mi interessa una dissertazione di storici dell'arte sulle neuroscienze, voglio che la persona giusta riveli l'ampiezza dell'argomento a ogni tipo di pubblico. Che riveli la complessità di un fatto consolidato, che a noi sembri semplice o naturale come la vaccinazione, e tracci il lungo processo di riflessione e gli ostacoli che hanno portato alla sua invenzione. Sono alla ricerca di un nuovo concetto, non di qualcosa di vagamente artistico, non di una classica dimostrazione di conoscenza.

Vuole essere una brava pedagoga?

Fare didascalie brevi, precise e chiare è sempre una battaglia. Sono consapevole della posizione degli esteti e spesso degli artisti che le rifiutano con il pretesto che questi testi interferiscono con l'opera. Ma alla fine, il rischio è che poche persone capiscano ciò che vedono. Nel 2021 abbiamo presentato "Stop Painting" a Palazzo Ca' Corner della Regina a Venezia, da un'idea dell'artista svizzero Peter Fischli, che mi ha spiegato per tre ore il progetto in dettaglio. Può il visitatore capire tutto senza la voce dell'artista?

Capire il suo pubblico, sedurlo e fidelizzarlo fa anche parte del suo lavoro di stilista... Ha imparato la formula all'università?

No, affatto. È qualcosa che prendo sempre più in considerazione, probabilmente perché sto invecchiando. Penso di dover trasmettere, di dover insegnare. Si tratta di un'intuizione molto recente, ma che ora avverto come imprescindibile. Certo, non mi piace l'idea di invecchiare, ma sento che ora è mio dovere. Sono anche convinta che la cultura debba essere interessante, attraente, piacevole e arricchente, sia che si tratti di un libro, di un film o di un'opera d'arte. La cultura è vitale, non è solo un fiore all'occhiello da sfoggiare in società per guadagnare prestigio. Mi piace visitare i musei ogni volta che posso, soprattutto quelli che non conosco. Sono stata a Berlino qualche tempo fa e ho scoperto i piccoli musei legati all'espressionismo tedesco, è stato molto emozionante.

Ma alla Fondazione Prada ho un altro obiettivo che va oltre il mio interesse personale.

Lei viene sempre descritta come una donna visionaria. Si sente diversa?

No, sono assolutamente normale. Non lo dico per falsa modestia. Ma non mi importa della mia posizione, non ci penso mai.

Lei è stata curiosa fin dalla nascita?

Non proprio. Da bambina, ero perfettamente allineata al mio contesto familiare (*nata a Milano nel 1949, nipote del fondatore di Prada, Mario Prada, si è laureata in scienze politiche nel 1973, poi ha studiato mimo per cinque anni prima di entrare in azienda nel 1978, NDR*). Ho scoperto la mia curiosità più tardi, a sedici anni. Probabilmente perché le tematiche attinenti a società, politica, rivoluzione delle idee e dei costumi permeavano la scuola, i notiziari, persino il cinema con Pasolini. Oggi sono davvero stupita di aver visto i film di Pasolini, in particolare *Salò o le 120 giornate di Sodoma* nel 1975, senza battere ciglio. Erano in parte censurati in Italia all'epoca? O avevo una disposizione mentale tale da consentirmi di vedere qualsiasi cosa? Era qualcosa di così nuovo, così strano, così diverso dalla cultura cattolica della mia famiglia. Ero affascinata. L'interesse per il nuovo era superiore alla paura, la curiosità maggiore dello scandalo. Ora provo a riguardarlo e sono scioccata.

Vede opere altrettanto sconvolgenti scaturire dal nostro mondo contemporaneo?

No, nel cuore della società contemporanea non vedo nulla di equivalente a quei grandi intellettuali, a quell'eccitazione rivoluzionaria. Ma non voglio discutere al riguardo, perché non voglio essere negativa o pessimista. Ciò che è scioccante scaturisce piuttosto dalla realtà, non è vero? Oggi, la rivoluzione più spettacolare, a mio avviso, è il telefono cellulare, che cambia la scala del mondo

e lo rende impossibile da capire. Nessuno riesce più a comprendere il mondo da una prospettiva globale. Non c'è più un tutto, ma una serie di parti, ognuna con le proprie dinamiche, logiche e conseguenze. Non c'è nulla di simile in quello che hanno previsto quegli intellettuali infervorati degli anni '70! E nemmeno nei tanti film di fantascienza, pieni di dischi volanti, ma senza nemmeno un telefono cellulare!

Ha la sensazione che la nostra epoca, come per il pittore inglese Davis Hockney, sia quella della nostalgia?

A livello personale provo nostalgia per gli anni '60 e per i tempi ormai lontani dell'infanzia dei miei figli... Ma non voglio essere nostalgica. Se mi piace il passato in generale, che mi sembra più allettante, probabilmente è perché non abbiamo la chiave per capire i grandi cambiamenti di oggi. Odiavo la moda degli anni '80 e quindi andavo a caccia di pezzi vintage, direi che ho inventato la moda vintage!

Per molto tempo ha tenuto separate la moda e l'arte. Perché?

La mia formazione è iniziata con la letteratura, il teatro e il cinema. Poi mi sono appassionata alla vita politica e intellettuale del mio tempo. Allora, fare moda era inevitabilmente sminuente. Detestavo il mio lavoro di stilista, che ritenevo stupido e superficiale, e che però adoravo fare. Poi, con mio marito, mi sono avvicinata all'arte contemporanea su consiglio di artisti che personalmente amano lavorare nelle architetture industriali, soprattutto gli scultori. Così mio marito ed io abbiamo studiato a fondo. All'inizio ho separato l'arte dalla moda. Ma io sono entrambe le cose! Volevo il rispetto degli artisti. Ho spesso messo in discussione il connubio tra "arte e moda", sono cambiata ma rimango ancora cauta. Forse mi sbaglio? Gli artisti amano la moda perché è vivace, veloce, gioiosa, con mezzi che non esistono altrove. Noi stilisti siamo collegati a molti campi diversi contemporaneamente. Giochiamo con la vitalità, la sensualità, la leggerezza. Si vedono molte sfilate di moda che sembrano spettacoli teatrali! Anche i miei amici più conservatori vogliono vivere questa esperienza.

I "fashion designers" non appartengono alla categoria degli artisti?

No, siamo creativi, creiamo abiti che saranno venduti se sono quelli giusti, è molto difficile e concreto. Gli artisti sono dei teorici.

La moda è l'anticamera dell'arte, il suo messaggero, come Elsa Schiaparelli e il surrealismo?

Fare sfilate due volte all'anno, a volte di più, ti costringe ad avere questa capacità di percepire ciò che sta accadendo in quel preciso momento. Questa intuizione è la parte più delicata da trasmettere.

“Gli artisti amano la moda perché è vivace, veloce, gioiosa, con mezzi che non esistono altrove”

“Fin dal principio, la Fondazione Prada si è impegnata a mostrare la varietà della cultura umana. Ci sono così tanti aspetti, così tanti campi da prendere in considerazione!”

DIDASCALIE:

Sopra: La sfilata primavera-estate 2023 che si è tenuta a settembre alla Fondazione Prada, a Milano.

Sotto: Ricostruzione del *Colosseo di Costantino*, momento clou di “Recycling Beauty” fino al 27 febbraio alla fondazione. A cura di Salvatore Settis, Anna Anguissola e Denise La Monica. Scenografia dell’architetto olandese Rem Koolhaas/OMA.